

Eugène Bousquet

Mes 24 mois dans un commando
dans le sud oranais



Préface

Lorsqu'on est encore enfant, on est loin d'imaginer ce que la vie va nous réserver. Aussi, je crois qu'il est nécessaire que je raconte la mienne. Elle est loin d'être monotone. Les faits que je relate sont vrais. Je les ai vécus.

La vie suit inexorablement un chemin tout tracé. Quoi que l'on tente de faire, il est difficile d'échapper à son destin. On peut, éventuellement retarder quelques évènements mais il vous rattrape toujours.

Il y a des moments de vraie joie comme le mariage, la naissance des enfants, leurs premiers gazouillements, leurs premiers sourires, leurs premiers pas, leurs premiers compliments appris à la maternelle et leurs premières phrases. Il y a le travail qui apporte toujours des satisfactions, surtout si on aime celui que l'on a choisi et qui vous comble moralement et financièrement. Il peut aussi surprendre par son lot d'imprévus et de pièges. Ceux que vous ne pouviez pas prévoir et surtout

ceux dans lesquels vous tombez inexorablement à cause de la confiance que vous témoignez aux autres ou à cause de la cruauté de certaines personnes envieuses de tout ce que vous possédez.

Mon livre retrace des moments très forts. J'espère qu'il permettra à toutes les personnes qui le liront, au grand public si je décide de l'éditer, mais surtout à nos enfants et petits enfants de mieux affronter la vie.

Première partie

Le livre

Ma Jeunesse



Je suis né le 16 mai 1938 à Laval Roquecézières, dans l'Aveyron, au pied d'une belle statue de la Vierge Marie. Elle est juchée sur un rocher surplombant une splendide vallée. Tous les ans, pour le 15 août, il y a un pèlerinage qui a pas mal de succès. Je suis né sous le signe du « taureau » et, qui plus est, sous le signe du « Tigre » en ce qui concerne l'horoscope chinois. Rien

d'étonnant que ma vie n'ait été aussi trépidante, surprenante et imprévisible. J'espère que mon livre apportera à ceux qui le liront jusqu'au bout la force et le courage d'aller jusqu'au bout des choses car, si on tient le coup, on a beaucoup plus de choses à raconter. Mes devises seront toujours : « si je veux, je peux » et, « ce qui ne tue pas rend plus fort » ou encore, « si Dieu le veut ! »

Je suis né avec un strabisme divergent et je n'y vois pas de l'œil droit.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour m'en rendre compte et supporter cette infirmité qui m'obligera, un jour, à prendre d'énormes risques pour y remédier, à vingt deux ans, en plein conflit algérien.

Mes Parents sont issus de familles modestes. Après avoir été chauffeur d'autobus, Papa est désormais cantonnier. Maman s'occupe des cinq enfants que la famille compte maintenant avec moi. La vie est très dure. Papa travaille énormément pour nourrir tout ce monde car les avantages sociaux n'existent pas encore. Il doit parcourir de nombreux kilomètres à pieds ou à vélo pour se rendre sur des chantiers de plus en plus éloignés.

Il m'est difficile de raconter les premières années qui ont suivi ma naissance mais l'année 1939 marque le début de la deuxième guerre mondiale qui va meurtrir la France. Elle va mettre l'Europe entière à feu et à sang avec des conséquences dramatiques mondiales.

Pour pouvoir subvenir à nos besoins, Papa et Maman, décident de quitter l'emploi de salarié devenu trop aléatoire et ils se dirigent vers l'agriculture.

Nous voici maintenant dans une petite ferme de montagne.

En 1940, un petit frère naît. Ensuite, c'est une petite sœur qui arrive en 1942. Ce sera la dernière.

Maintenant, nous sommes sept.

Ce qui est curieux, c'est qu'à partir de la naissance de ma petite sœur, je vais me souvenir d'à peu près tout et, principalement de tout ce qui m'a frappé et qui est resté gravé dans ma mémoire. Des phrases ou de simples mots que nous entendons beaucoup comme : « guerre, allemands, maquis et restrictions » Nos parents se font beaucoup de soucis. La petite ferme peut largement nous nourrir mais c'est l'habillement et plus particulièrement les chaussures qui posent problème. Tout est rationné et le marché noir fonctionne à merveille pour certains... sans vergogne... !

La guerre dans tous ses États

Je me souviens également d'un accrochage très violent entre les maquisards et les Allemands sur la route nationale qui passe à moins de deux kilomètres à vol d'oiseau au-dessus de notre petite ferme. J'entends encore les coups de feu. Je vois mon Père se précipiter sur l'interrupteur situé dans la cuisine. En quelques secondes, nous sommes dans l'obscurité la

plus complète, à quatre pattes sous la table. Il doit être vingt et une heures. Les bruits assourdissants des détonations nous pétrifient et nous glacent pendant plus d'une heure.

Enfin, le silence revient. Je suis trop petit pour comprendre ce qui vient de se passer là haut mais c'est bien une partie de cette triste guerre qui vient de se dérouler tout près de nous. Nous aurions pu recevoir une balle perdue ou un obus.

Le lendemain, cet événement est commenté dans les moindres détails par les habitants du village. Les maquisards attendaient un convoi allemand qui allait inmanquablement passer par-là mais il était plus important que prévu. Lors de l'accrochage, il y a eu des morts de toute part. Quelques jours plus tard, malgré mes six ans, l'un de mes frères m'a emmené sur les lieux de la bataille. De nombreux sapins étaient transpercés de part en part. C'est bien ce qui m'a le plus frappé. Tout a déjà été nettoyé.

Une autre fois, des voisins sont arrivés effondrés. Les allemands sont arrivés à l'improviste dans une autre ferme. Ils ont trouvé un pistolet allemand dans la poche de la veste appartenant à l'un des enfants. Il l'avait laissée dehors, pendue à un crochet. Après avoir battu la grand-mère à mort, ils ont tué froidement le père et le fils. Nous les connaissions très bien. En effet, dans ces régions montagneuses tout le monde se connaît et s'entre aide.

Encore une petite anecdote concernant cette

période difficile. Elle ne manque pas de piquant. Celle-là, je ne l'oublierai jamais.

Pour nous rendre à l'école communale, nous devons parcourir cinq kilomètres à pieds à travers champs. Nous ne pouvons donc pas revenir manger à midi à la maison. C'est aussi le cas de tous les enfants de fermiers. Le maire du village est propriétaire du seul bar et il a ouvert un petit restaurant dans une autre salle. Les jours de marché, les paysans peuvent s'y retrouver, boire un petit coup entre eux et même y manger. Dans une autre pièce assez grande, il a également aménagé un coin pour faire manger les enfants qui ne peuvent pas rentrer chez eux. Une longue table et des bancs pour une vingtaine de personnes font parfaitement l'affaire. Madame le maire s'occupe de nous. Elle nous prend en charge dès que la cloche a sonné. A midi, le petit déjeuner que nous avons avalé en toute hâte est bien loin. Les repas sont très convenables. Les légumes sont fournis par les agriculteurs et une partie de la pension est sûrement réglée en nature.

Un jour comme les autres, nous nous rendons à notre petit restaurant. Nous sommes installés à table, très disciplinés attendant le service. Au bar, des hommes commentent les évènements de la veille. Ils racontent que l'armée allemande, très affaiblie et pourchassée de toute part, perd pieds et se replie progressivement. Cela peut devenir dangereux pour la population. Nous sommes en 1945. A ce moment

précis, nous entendons le bruit de plusieurs véhicules qui s'arrêtent dans la petite rue qui traverse le village et passe juste à côté de la mairie. Ce sont les allemands qui arrivent avec des camions et des side-cars. Nous entendons des cris et des ordres très secs. Tout à coup, les voilà qui déboulent dans le bar et poussent tout le monde dehors en se servant de la crosse de leur arme. Maintenant Ils arrivent dans notre pièce. Nous sommes pétrifiés. Certains ont des fusils, d'autres des mitraillettes. Madame le maire tente de s'interposer mais elle est violemment repoussée par un jeune soldat. Ils se dirigent vers notre table et nous ordonnent de sortir. Ne comprenant pas trop ce qu'ils veulent que nous fassions nous n'obéissons pas assez vite à leur goût. Etant donné que je suis au bout du banc, l'un des soldats m'assène un coup de crosse dans les reins. Je ne suis pas blessé mais je suis très vexé. Devant leur détermination, la restauratrice organise une sortie en douceur et nous dit de revenir dans les salles de classe. Pendant ce temps, les autres se sont mis à table et exigent qu'on leur apporte à manger et du vin. Heureusement, ils ne s'éternisent pas trop longtemps puisqu'au bout d'une demi-heure qui nous a semblé une éternité, sans faire un mauvais jeu de mot, ils reçoivent l'ordre de rejoindre leurs véhicules. Ils quittent le petit village après avoir arraché un pan de mur de notre petit restaurant avec l'un des camions.

Il paraît que pendant tout le repas ils ont gardé

leur arme avec eux dans le cas où ils seraient dérangés. S'il en avait été ainsi, ils nous auraient certainement tous tués.

Le lendemain, l'institutrice nous a appris qu'ils avaient été interceptés par le maquis, alors qu'ils traversaient le hameau de Mousquette sur la route d'Albi et Castres. Cette fois-ci encore il y a eu beaucoup de victimes de part et d'autre.

Nous l'avons échappé belle.

D'années en années

Je grandis normalement malgré mon handicap aux yeux et je suis assez bon à l'école. Nos Instituteurs sont très sévères. Les maîtres n'hésitent pas à se servir d'un long bambou en guise de baguette pour taper à distance sur la tête ou sur les doigts des petits indisciplinés. L'école d'autrefois est restée et restera un excellent souvenir ; tous les grands-parents qui ont connu cette époque vous le diront.

Lorsque nous effectuons le trajet de l'école à la maison, le plus dur c'est de traverser une petite forêt très dense. Pendant l'été il n'y a pas de problème mais l'hiver, nous la traversons de nuit. Tous les petits bruits nous impressionnent et même si nous sommes plusieurs, nous avons très peur. Si nous nous retardons un peu trop, papa vient à notre rencontre. Nous arrivons enfin dans le cocon familial.

A la ferme, papa s'occupe des vaches et des moutons avec mes deux frères et ma sœur aînée car ils

ne sont plus scolarisés et maman prend en charge les cochons, les poules et les canards puis prépare le repas du soir pour toute cette grande famille. Je n'ai pas encore des devoirs à faire mais seulement quelques lignes à apprendre par cœur. Maman vient de temps en temps dans la grande chambre, voir si tout va bien.

Extérieurement la maison semble petite mais en réalité il a trois chambres et une grande pièce qui nous sert de salle à manger et de cuisine. Elles sont toutes sur cave. La bergerie est aussi au sous sol et les animaux maintiennent une température constante. Nous avons également de grands espaces pour jouer et courir. Un peu plus loin, il y a un vieux château en ruines qu'il faudra bien aller explorer un jour. Je demanderai à l'un de mes frères de m'y emmener car je suis assez curieux de nature.

La ferme de montagne

Les prés et les champs sont relativement éloignés de la maison. Ce sont des parcelles de quelques centaines de mètres carrés, situées soit au bord d'un ruisseau, soit sur des plateaux. Nous devons emprunter des petits chemins carrossables pour nous y rendre. Heureusement, les charrettes à bœufs ne sont pas très larges. Les jeudis et pendant les vacances, nous en profitons pour visiter toutes ces terres qui nous paraissent, malgré tout assez grandes.

A cette époque certains camions et aussi certaines grosses voitures ne consommaient pas de l'essence ou

du gazoil mais uniquement du bois. On les appelle des gazobois. Ces véhicules sont équipés d'une chaudière qui brûle le bois qu'on a coupé en petits morceaux. Les gaz produits par la combustion lente, sont propulsés dans le moteur. Ils doivent donc transporter leur réserve de combustible ce qui les alourdit considérablement. De temps à autre, le chauffeur s'arrête, grimpe sur l'impériale et l'alimente.

Il paraît que nous vivons les périodes les plus dures de l'histoire depuis la première guerre mondiale...

Celle-ci va durer six années avec une invasion persistante de l'Allemagne. Heureusement pour nous, les Américains et les alliés sont venus nous sortir de là en nous envoyant leurs troupes et une énorme quantité de matériel.

J'espère qu'on ne l'oubliera jamais...

La guerre est enfin terminée.

L'après guerre (Ses conséquences)

La France a perdu beaucoup d'hommes, tués ou faits prisonniers.

Notre pays a également capturé pas mal de soldats ennemis. L'administration française a décidé de distribuer ces hommes afin de donner un coup de main dans les fermes, dans les usines et partout où la main-d'œuvre manque cruellement sans compter sur l'arrivée massive d'immigrés fuyant leur pays d'origine. Des Italiens, des Espagnols et des Portugais.

Nos Parents ont accepté l'un de ces prisonniers. C'est un grand blond ; il n'a pas plus de vingt deux ans. Il travaille bien. Dès qu'il le peut, il vient jouer avec nous. Il est si jeune ! Il semble que j'ai déjà oublié le coup de crosse de son compatriote. Je n'ai pas dû faire le rapprochement. Il n'est pas resté très longtemps. Dieu seul sait ce qu'il est devenu. Je ne pense qu'il ait été malheureux chez nous.

La vie doit reprendre malgré tout

Pas une seule parcelle de terre n'est en friche dans cette petite ferme. Le grand jardin, en dessous de la maison, est plein de légumes de toute sorte. Un petit ruisseau qui coule le long du terrain permet un bon arrosage. L'équipement est très rudimentaire mais approprié.

Mes Parents travaillent tout ce qui est cultivable. Tout pousse à merveille et nous ne manquons de rien. Les voisins les plus proches ont un fournil. Nous pouvons l'utiliser à notre guise. Papa sait pétrir la pâte à pain et maman sait bien faire les gâteaux : croustades, fougasses, tartes etc. Pendant la guerre il fallait faire attention à ce que les allemands ne s'en aperçoivent pas car ils seraient venus en prendre une partie.

La récolte des blés et des fourrages se fait entièrement à la main. Je ne me mouille pas encore beaucoup la chemise au travail de la ferme mais si on sait observer et se souvenir, ça vaut quand même la peine. Rassurez-vous ! Nous ne restons pas sans rien

faire pendant les vacances. Les menus travaux ne manquent pas et sont tout à fait à la portée d'un enfant de sept ans comme surveiller les moutons ou les vaches par exemple. A cet âge on aime bien rendre service. Ce principe m'a toujours sauvé des situations difficiles qui ne manquent pas tout au long d'une vie.

Evolution ou révolution !

D'autres souvenirs me reviennent à l'esprit. La région est très boisée et attire les négociants en bois. Les scieries qui fonctionnent encore à la vapeur d'eau doivent être installées près d'une rivière ou d'un ruisseau. Le moteur qui fait tourner la scierie s'appelle une locomobile mais elles ne se meuvent pas encore seules. Elles sont tractées par des bœufs. Une fois sur place, grâce à des poulies et des courroies qui les joignent l'ensemble se met en marche. Comme elles consomment également des tonnes de bois sec elles brûlent les déchets de bois scié.

Les énormes troncs d'arbre abattus quelque temps auparavant sont posés sur des rails parallèles à une lame qui les débite en planches plus ou moins épaisses suivant la demande. Nous sommes étonnés et perplexes devant ces machines imposantes autour desquelles s'affèrent de nombreux ouvriers. Nous, nous restons là pendant des heures avec l'interdiction formelle de nous en approcher. Nous sommes en 1946. Parvenir à installer ces engins de plusieurs tonnes sur un terrain plus ou moins pentu, il faut le faire !

Lorsqu'on les revoit 59 ou 60 ans plus tard, entièrement rénovées par des collectionneurs méticuleux, c'est très impressionnant. Mais, comme elles nous paraissent petites maintenant... !

Le demenagement dans la plaine !

En 1949, nos Parents décident de quitter la petite ferme de montagne et louent une propriété plus importante dans la plaine. Elle à une soixantaine d'hectares au total. Elle se trouve à dix sept kilomètres de la ville d'Albi à vol d'oiseau dans la commune Villefranche d'Albigeois. Cette nouvelle métairie leur permettra de mieux gagner leur vie. Les locaux sont plus spacieux et mieux adaptés à la grande famille que nous sommes devenus maintenant.

L'élevage des animaux domestiques sera plus varié et plus important. L'utilisation des tous nouveaux tracteurs à pétrole deviendra possible. Il y en a déjà quelques-uns par-ci, par-là. Malheureusement, ce matériel est encore trop cher et il faudra attendre encore un peu d'autant plus que le crédit n'existe pas ou il est réservé aux gros propriétaires terriens.

Cette propriété appartient à un médecin très connu d'Albi. Il possède une belle villa sur les terres tout près des bâtiments loués.

Nous avons une grande maison avec quatre chambres, une cuisine spacieuse. Il y a même une cave à vins puisqu'il y a deux vignes.

Elles ont été quelque peu laissées à l'abandon par l'ancien fermier mais les ceps sont encore bons.

Les quelques vaches, moutons et cochons que nous trouvons sur place, comme le contrat de fermage le stipule, nous permet un démarrage immédiat en y rajoutant bien évidemment, le cheptel que nous avons ramené de l'autre ferme et qui nous appartient.

Nous y trouvons également une jument avec son harnachement au complet et une belle carriole en parfait état de marche.

La rentrée scolaire pour quatre d'entre nous

Il ne faut pas oublier d'inscrire les quatre derniers enfants à l'école communale. La plus proche est à Villefranche, soit à sept kilomètres de la ferme. Les filles iront dans une école religieuse et les garçons chez les « Frères » Quant aux trois autres, ils ont arrêté la scolarité et se consacrent, pour l'instant, à la ferme. Papa et Maman en ont bien besoin.

Nous, nous ferons le trajet à pieds par tous les temps. Comme par le passé, nous prenons le repas de midi dans les écoles en tant que demi-pensionnaires. Dans le collège des garçons il y a deux classes. Celle des petits est divisée en deux groupes et un seul pour les grands.

Je suis inscrit d'office dans la plus petite. C'est normal. Je suis impressionné par cette grande salle. Les maîtres sont très fiers et sévères. Ils ne supportent pas la moindre incartade dans les classes en rang ou

pendant les récréations. Un mot tendancieux qui pourrait paraître anodin est relevé comme une faute. Notre éducation de base n'étant pas faite par des parents grossiers, nous n'avons aucun problème pour nous adapter à ce changement. Nous savons encore respecter les hommes et les femmes plus âgés que nous et, à plus forte raison, nos professeurs qui sont l'autorité incontestable après nos parents.

Quelques semaines après la rentrée scolaire, le directeur nous annonce qu'un inspecteur va venir nous rendre visite. Ce monsieur passera toute la journée avec nous et inspectera chaque classe. Nous avons droit à toutes les recommandations. J'ai déjà vu un inspecteur dans l'autre école. Il était venu nous voir avec un médecin pour vérifier notre état de santé. C'était juste après la guerre. Que peut-il bien venir faire celui-ci ?

Effectivement, un beau matin, un homme avec un cartable et vêtu de noir attend devant le bureau du directeur. Ce dernier l'accompagne directement dans notre salle et lui présente notre institutrice.

Nous nous asseyons en silence... un silence pesant.

Assis tout près de l'estrade où trône notre institutrice, il sort une liste et jette un coup d'œil circulaire dans l'assemblée. Il appelle un premier élève du plus petit groupe, puis deux, puis trois, un peu au hasard. Chaque fois, il prend des notes. Je ne sais pas s'il va appeler tous les élèves mais, il prend son temps. Je suis au premier rang, à un mètre cinquante de lui. Ça y est, c'est mon tour.